

Point d'inflexion

Francine Gagnon

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

Le Québec des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (1992). Point d'inflexion. *Liberté*, 34(5), 35–38.

FRANCINE GAGNON

POINT D'INFLEXION

Mais à l'heure de tous les possibles et des échéances déchirantes, ce que doit d'abord vaincre notre peuple, c'est sa grande fatigue, cette sournoise tentation de la mort.

Jean Bouthillette

J'ai longtemps espéré qu'un immense coup de grisou ait pu, en un court instant, pulvériser la grisaille de nos recommencements.

Je lisais avidement sur les péripéties de l'histoire américaine, remplie de héros débonnaires, revendicateurs d'un territoire à saisir au lasso et ce, à partir d'une déclaration d'indépendance riche de sens. Déjà à bord du Mayflower, un texte politique faisait la navette entre l'Ancien et le Nouveau Monde, préfigurant une rupture contre les empêcheurs de tourner en rond. Il y avait un espace à remplir, les individus répondant à l'appel d'un large tourniquet. Il y eut bousculade, répression mais également un désir de fondation qui soit à la mesure de cette aventure. Si on peut dire que le rendez-vous avec l'Histoire est le plus souvent un véritable *blind date*, le nôtre consiste à tergiverser sur une lourde et pâteuse constitution, une Gorgone qui étire ses couettes d'un comité à l'autre, la Commedia dell'arte ne faisant plus rire personne. Au moment où on discute de la fin de l'Histoire, ici on en est à se refaire une

silhouette afin de définir ce qui est distinct, indistinct, différent, indifférent.

Un palmarès accompagne cette gestation ontologique. Nous fûmes tour à tour une survivance française délicieusement pittoresque, en embryon humilié de la décolonisation, un miracle de la modernité, les portefaix de la démocratie participative, des pacifistes dans l'âme, bref, une enclave qui se colore aux goûts du jour, bien qu'emprisonnée au seuil de sa propre nomination.

L'asphyxie identitaire donne ainsi lieu à un réaménagement du sens qui fait que l'on a bel et bien acquis l'art d'imiter, mais non pas celui de dél-imiter ce qui dans ce brouillon de culture pourrait ressembler à des positions fiables et non plus friables suivant la logique du *multiple bind*. Évidemment, la langue, les traditions, la culture sont autant de boîtes de Pandore où peuvent se glisser aussi bien l'émulation la plus crasse que l'affirmation d'un lieu de création autonome. La consternation provient surtout de notre attitude face à l'Histoire, laquelle exige des jambes infiniment musclées en ce lieu, étant donné le zèle que ses interprètes doivent exercer à l'assaut des bibliothèques, le plus souvent pour constater des trous aussi béants qu'un cratère qu'aurait creusé un météore sur les rivages du Saint-Laurent. Pourtant, il y a là, dans les méandres de notre passé, des mythes fabuleux qui nous ont médusés, dynamisés, traumatisés. Ces mythes de l'Amérique sont de singuliers réservoirs qui de notre histoire coloniale, qui de notre refus global, et pourraient servir de cogitations signifiantes dans la logosphère géopolitique. En revanche, j'ai davantage rencontré des coursiers épuisés tant le souci de ne rien laisser transparaître des vestiges d'une Histoire d'emblée considérée comme provinciale, les laisse sous une éreintante impression. Quand on apprend que l'élagage et le pilonnage sont des façons modernes de faire de la place aux livres de cuisine, il y a de quoi se lasser. La diététique et l'écologie en guise de pensées, voilà le programme du prêt-

à-consumer. On peut regretter les séductions de l'*american way of life*, mais ce n'est pas l'emprunt comme tel qui fait problème comme ce que l'on est en mesure de digérer. Il y a aussi des temples du savoir de l'autre côté de la frontière.

Un compagnon-chercheur me disait, voix laconique à l'appui, qu'au Québec on est sénile à vingt ans. De trop savoir, de trop s'énerver du foisonnement des autres productions, sans trouver une audience ici, un accueil aux philosophes, aux férus d'histoire, aux essayistes qui s'inquiètent du destin de cette portion d'humanité.

Faire et non subir, voilà le fond de l'agréable

Alain

Cela dit, le misérabilisme nous a trop longtemps troué l'abdomen pour sursoir indéfiniment à l'appel du large. Au point où l'indépendance est presque devenue un gros mot, comme ceux que l'on jetait à la face du clergé pour se gausser de nos révoltes étouffées. En se berçant sur le perron. Il faut opter pour enfin pouvoir se regarder dans le miroir sans y trouver le sempiternel système panoptique, beau paradoxe qui consiste à prendre ses aises dans la capiteuse suite fédérale tout en s'arc-voutant dans le lazy-boy constitutionnel. L'identité n'est pas un rivage où les fleuves de miel et de nectar idylliques serviraient de pèse-sirop. L'identité est avant tout le rapport entre soi et les autres. Une dialectique qui suppose une connaissance de soi et des autres. Banal? Et pourtant.

Que dire maintenant de la ribambelle de soupçons qui recommencent à fuser et dont le plus retentissant provient de Meister Richler? Vieille rengaine qui fait de nous de véritables blockaus blindés lorsqu'il s'agit de s'ouvrir à la démesure de l'Autre. Le nationalisme ne serait, selon cette

version, qu'une panacée à l'expression d'un terrorisme mégalomane, une dénégation face à notre impuissance à s'inquiéter des tourments de l'aventure humaine. Comment peut-on ne conserver ainsi de notre Histoire que les épisodes les plus désopilants, telles les processions solennelles dont l'équivalent aujourd'hui seraient sans doute les voyages organisés où le continent s'achève au bout d'un tour de piste, où les arrêts (stop) obligatoires de même que le lexique sont d'ores et déjà estampillés sur notre passeport pittoresque. Quelle place réserve-t-on au Québec imaginaire, à ceux et celles qui ont pénétré les cinq continents, brouillant les pistes, réinscrivant une perspective hybride là où on aurait voulu les vacciner contre la rage de connaître ce qui déroge aux abris folkloriques, ceux-là même que les commissionnaires de l'ennui entretiennent scrupuleusement. Certains sont devenus fous, demi-frères suicidés, d'autres ont laissé des cantiques et cantouques inédits, contes de la Laurentie, de la Radissonnie comme de l'urbanité débridée. Nous ne pourrions faire une somme de ces réparties, mais à tout le moins tenter de capter les récits de ceux et celles qui ont surplombé les falaises de façon à ce que nos rivages ne ressemblent plus à des dépotoirs publics. L'indépendance n'est pas la fin d'un processus, seulement un moyen de faire du temps écoulé un memento de l'imaginaire, une façon de se dépasser en réactivant les ombres qui nous ont dessiné un corps singulier. C'est un oui, résolument. Pour la suite du monde.